

compris l'amuseur public Vladimir Jirinovski qui, ici, ne fait plus peur à personne, mais peut toujours dérober à l'occasion de précieuses voix aux nationaux-communistes) jouant le rôle de faire-valoir.

Le seul candidat à avoir fait une campagne digne de son nom fut finalement le démocrate, leader du parti labloko, Grigori Iavlinski. Il fut aussi le seul candidat « sérieux », le seul qui avançait réellement un programme. Aussi fut-il critiqué plus que tout autre durant cette étrange campagne électorale. Ses détracteurs ne prenaient pourtant pas pour cible tel ou tel point de son programme, mais avaient plutôt pour but de dénoncer le seul candidat osant effectuer une véritable campagne, avec recours aux médias !... Un certain membre de la Douma avait ainsi pu lancer cette boutade: « Partout on n'entend plus que Iavlinski, même quand on branche le fer à repasser, c'est la voix de Iavlinski qui sort ! » Simple boutade bien sûr, mais traduisant la volonté de salir un candidat disposant encore d'une image d'homme propre car, en effet, cette dénonciation de la campagne de Iavlinski se traduisait instantanément en d'autres termes dans l'esprit des électeurs : « D'où lui donc vient l'argent de sa campagne ? » Le sacage d'un bureau de labloko dans la banlieue de Moscou, quelques jours avant les élections, plutôt que de faire passer Iavlinski pour une victime, a conforté dans l'esprit de la population que lui aussi pouvait être mêlé à des affaires louches, qu'il n'était finalement pas meilleur que les autres. Le succès de cette campagne anti-labloko fut indéniable: Iavlinski, déjà marqué par son échec aux législatives, arriva, comme prévu, troisième, avec à peine 5 % des suffrages. Dans ses conditions d'absence ou de démobilisation de l'opposition, le triomphe du président par intérim s'avère moins étonnant.

M. Putin a bénéficié également d'une situation économique assainie, avec une monnaie stabilisée, après la dévaluation d'août 1998. La crise monétaire a finalement permis une relance de la production russe, rendant la concurrence des prix locaux plus rude pour les produits étrangers. Autre bienfait de la dévaluation: une hausse relative du niveau de vie pour les personnes touchant leur salaire en devises (il s'agit surtout de personnes travaillant dans le nouveau secteur tertiaire privé), malgré souvent des baisses de leur montant, le cours du rouble ayant diminué de 300 %, pendant que les prix n'augmentaient que de 100, voire 200 %. Bien sûr, il ne s'agit que d'une minorité de la population, la plupart étant payée en roubles s'est retrouvée dans une situation difficile, que n'a pas toujours suffi à

améliorer le redémarrage de l'activité productrice. C'est le cas surtout des retraités, population très sensible, mais dont les suffrages sont facilement « achetés » par la tradition récente, mais déjà bien établie, de payer les arriérés des retraites et d'en augmenter le montant à la veille d'échéances électorales majeures.

**Une élection est toujours
un grand jour de fête,
un jour où l'on donne
de la vodka et...
de l'électricité...**

Le fait est qu'en l'absence d'une véritable société civile capable de s'émouvoir autour de vrais débats, la population russe, marquée par le pesant héritage de siècles de totalitarisme, demeure extrêmement influençable. La veille des élections, le journal télévisé nous avait présenté les habitants d'un village éloigné de Sibérie, pour lesquels une élection est toujours un grand jour de fête, un jour où l'on donne de la vodka et... de l'électricité... Un réel engagement politique de la population reste dans ces conditions très aléatoire, d'autant plus que la classe politique comprend bien l'intérêt qu'elle a à maintenir ce sommeil civique, en continuant d'accorder dans les débats la primauté à des arguments populistes et démagogiques: les opérations militaires en Tchétchénie ou, la semaine passée, les débats à la Douma sur la ratification du traité américano-russe de limitation des armements se traduisent encore dans les thèmes très mobilisateurs du patriotisme.

Souvent la télévision reste le seul moyen de contact avec le monde extérieur (quand l'électricité fonctionne...) pour une population provinciale, éloignée et désinformée et, alors, facilement manipulable par des bonimenteurs politiques. Il n'est plus un secret pour personne que, parmi les quatre plus importantes chaînes de télévision, si une est contrôlée par la présidence, une autre par la mairie de Moscou, les deux dernières sont aux mains des oligarques, très riches et rivaux, MM. Berezovski et Abramovitch. Plus que d'un pluralisme des médias, il s'agit ici d'un véritable partage du gâteau. Car la nature des informations ne change guère d'une chaîne à l'autre; aucun journaliste ne se risquerait à ne pas utiliser la terminologie trop consensuelle pour ne pas être officielle, à l'égard des opérations militaires en Tchétchénie, à savoir « bandits tchéchènes », « terroristes », « rebelles » ou « opération anti-terroriste » (et surtout ne pas parler de « guerre »)⁽³⁾. Les reportages en Tchétchénie, comme ces inter-

views de soldats conscients de réaliser leur devoir pour le bien des populations et de leur pays, celui d'une babouchka de Grozny qui a tout perdu dans les bombardements et presque heureuse, au milieu de ses ruines, de pouvoir enfin commencer à vivre normalement, paraissent vraiment trop invraisemblables pour ne pas faire partie d'un processus de manipulation, qu'on ne peut assimiler à un besoin de contrôle exceptionnel de l'information en période de guerre, car ce contrôle ne date pas de l'automne dernier. Et gare aux fausses notes: dimanche passé, le journal Kommersant s'est vu menacé par une censure (qui n'a pas d'existence légale) pour avoir fait une interview d'Aslan Maskhadov, le président (légalement) élu de la République de Tchétchénie, ... Quant à la mort dans un accident d'avion du journaliste indépendant Artiom Borovik, qui prétendait posséder des dossiers sur nombre de personnalités politiques, elle demeure mystérieuse, malgré les conclusions définitives de l'enquête officielle...

Décidément le consensus de M. Putin paraît s'assimiler à un savant mélange de contrôle et de manipulation, associé à un attrait certain pour le clientélisme. Sa méthode de gouvernement ressemble à ce que l'on appelait en Italie au début du siècle le « transformisme », l'intégration des oppositions ici ou là, par distribution de postes rémunérateurs: exemples en sont l'alliance avec les communistes à la Douma permettant la réélection au perchoir de Guenadi Selezniou ou le retrait de la candidature du président à la mairie de St. Petersburg, M^{me} Matveenko, au profit du sortant M. Iakovlev, après une rencontre de ce dernier avec M. Putin lui-même. Il est déjà difficile pour les électeurs de voter autrement que pour le pouvoir et il s'avère en plus que, non seulement le résultat du vote est tout tracé avant son déroulement, mais en plus que voter pour l'opposition peut parfois aussi signifier voter, sans que le sache, pour le pouvoir...

Le personnage de M. Putin demeure encore mystérieux: son impression d'énergie franche et décidée contraste avec le goût qu'il semble avoir pour les ombres des coulisses. Il faut dire que pour l'ombre il a été à bonne école... Et des questions restent en suspens et le resteront sans doute encore longtemps: quelle est la vérité des attentats de l'année passée à Moscou qui ont provoqué les opérations militaires en Tchétchénie, opérations qui, si l'on en croit les dires de l'ancien premier ministre, M. Stepachin, étaient prévues depuis longtemps (voir à ce sujet l'article de M. Bonnet dans le Monde)? Quel est le poids réel du KGB-FSB dans l'État et